

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 4

Artikel: Lo tsin à Cattrin
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197996>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

drapeau. Il n'eut pas le courage d'affronter le grand cortège dans de pareilles conditions, tout honorables qu'elles fussent. Il faillit. La jeunesse a de ces faiblesses : il faut les lui pardonner.

« Pardon, monsieur, dit-il soudain à l'un de ses compagnons, je vois là-bas un ami à qui je dois faire une communication. Auriez-vous l'obligeance de tenir un moment le drapeau ?

— Oui, mais vous reviendrez, n'est-ce pas ? Il s'agit pas de « chinder ». On est déjà trop peu.

— Mais, voyons, monsieur, pour qui me prenez-vous !

Il partit. Au bout d'un moment, les trois citoyens restés au poste regardèrent en vain de tous côtés. Point de porte-drapeau.

— Je crois bien que le grand nous la fait, dit l'un d'eux ; on ne le revoit pas.

— Ma foi, il se pourrait... Que veux-tu, on ira les trois, comme au Grütli... avec les enfants.

C'est dans ce modeste appareil que la « bannière du Centre » figura au cortège du Centenaire. Honneur à ces trois citoyens fidèles.

Et maintenant, habitants du Centre, vous n'ignorez plus rien ; quoi qu'il advienne, aux jours de fête, comme aux jours d'épreuve : au drapeau ! X.

Qui fut mystifié ?

Si j'ai bonne mémoire, le *Conteur vaudois*, il y a quelques années, doit avoir entretenu ses lecteurs de l'*Almanach de Combremont* et du savant villageois, M. Aigroz, qui le rédigeait avec tant de soins.

La réputation de l'astronome s'étendait au loin dans la contrée et l'on venait de plus de dix lieues à la ronde lui demander des conseils et des instructions concernant les travaux de l'agriculture, la conservation des plantes, les soins à donner au bétail.

On le pria même de résoudre des questions qui n'avaient aucun rapport avec l'astronomie : Sous quel signe faut-il semer les carottes pour qu'elles ne soient pas fourchues ? — Quel est le moment le plus favorable pour transplanter les choux ? — A quel quartier de la lune faut-il couper les cheveux d'une jeune fille, et quand faut-il tondre les moutons ? — Est-il vrai que la lune mange les nuages ? — Le dormeur doit-il tirer les rideaux de son lit quand la lune l'éclaire ? — Une jeune fille née sous le signe de la Vierge devra-t-elle se marier ? — L'enfant né sous le signe des Poissons ne sera-t-il pas exposé à se noyer ? — Celui qui verra le jour sous le signe de la Balance sera-t-il condamné à vendre le sucre à la livre ou sera-t-il appelé à tenir la balance de la justice ? — Et que deviendra le pauvre bébé né sous le signe du scorpion ?

Superstition ! bêtise humaine ! ignorance ? crédulité ! moyen-âge !

D'accord ; mais pourquoi va-t-on, encore aujourd'hui, à Genève, consulter la « somnambule » et pour quoi la clientèle de « Louis qui explique les cartes » était-elle, hier, si nombreuse ? Autre temps, même crédulité ?

Le brave Aigroz, homme d'expérience et qui avait beaucoup observé, répondait gravement, avec une bonhomie teinte parfois d'un peu de malice, à toutes les questions. A ceux qui voulaient savoir la raison, la cause, le pourquoi de tel ou tel phénomène céleste un peu difficile à expliquer, il répondait simplement : « Les savants l'ont démontré, les astronomes l'ont calculé, ou, il ne faut pas sonder les mystères de la création. D'ailleurs, Dieu a bien fait ce qu'il a fait. »

Aux enfants qui lui demandaient ce que c'est que les étoiles filantes, il répondait, souriant : « Ce sont des étoiles qui vont rendre visite à d'autres étoiles. »

— M'sieu Aigroz, lui disait un jour une petite fille, il y a des nouvelles lunes ?

— Oui, ma mignonne.

— Alors, il y en a aussi des vieilles ?

— Mais sans doute !

— Qu'en fait-on ?

— On les découpe pour en faire des étoiles.

— Ah ! !

Pendant les belles nuits d'été, on le voyait, assis sur le banc de bois placé devant sa maison, diriger sa lunette d'approche, qu'il appelait malicieusement son télescope, sur la Lune, Vénus, Mars ou Jupiter, dont il suivait les phases ou la marche avec beaucoup d'intérêt.

Il était toujours entouré de curieux, parmi lesquels se trouvaient parfois plus d'un sceptique ou plus d'un railleur surtout, quand il affirmait que la distance du centre de la terre au centre de la lune était relativement mieux connue que celle de Combremont-le-Grand à Combremont-le-Petit.

Un samedi soir — c'était le jour que les jeunes gens d'autrefois choisissaient pour faire leurs farces — les garçons du village s'emparèrent du banc sur lequel Aigroz aimait à s'asseoir, l'emportèrent sans bruit, raccourcirent d'un pouce les quatre pieds du siège rustique, puis le remirent en place.

Le lendemain, dimanche, après le sermon, le savant paysan vint s'asseoir à sa place habituelle ; il s'aperçut immédiatement de la différence de hauteur du banc et remarqua même le passage de la scie sur chacune des jambes ; mais il ne dit rien.

Le soir venu, il reprit sa place. La pleine lune, dans toute sa splendeur, s'élevait lentement au-dessus de l'horizon ; la blanche Véra brillait au Zénith ; le rouge Antarès semblait indiquer le sud, tandis que l'Epi de la Vierge se dirigeait vers le couchant.

Les jeunes gens arrivèrent un à un, deux à deux, lentement, indifférents en apparence, avec de petits regards en dessous qu'eux seuls comprenaient. Ils se groupèrent autour de l'astronome, les uns assis sur le banc, d'autres sur des plots, la plupart debout. Après quelques minutes de silence, l'un des plus hardis s'écria :

« Eh ! Monsieur Aigroz, qu'est-ce que c'est que cette petite tache noire là-haut, à la lune, en bas à gauche ? »

— Mais, François, là-haut, en bas, à gauche, comme tu le dis, il y a une grande place blanche, brillante, qui est la montagne Tycho, bien plus haute que le Mont-Blanc ; il ne doit rien y avoir de noir par là !

Louise, apporte-me voir mon télescope.

Muni de sa longue-vue, l'astronome en fait glisser les tubes, examine le point de repère, dirige l'objectif vers l'astre des nuits, approche son œil de l'oculaire, regarde un instant, s'arrête... semble réfléchir... regarde encore... puis s'écrie :

— Louise ! Louise ! a-t-on touché à mon télescope ?

— Non, personne.

— Non ?... mais !... mais !... que cela veut-il dire ? murmure-t-il.

Il essuie alors avec soin les verres de l'instrument, examine de nouveau le point de repère, regarde avec attention l'astre brillant, puis... à mi-voix et s'animant : « Oh ! oh ! c'est incroyable !... ce n'est pas possible !... c'est un miracle !... jamais âme qui vive n'a vu... »

— Que voyez-vous ? — Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qu'il y a ? s'écrient les curieux.

— Il y a, il y a, pardine ! que la lune n'est plus à sa place habituelle ; elle s'est éloignée d'un pouce ! Oui ! oui ! mes amis, d'un pouce depuis hier !

J'écrirai ça à Paris, pour le lui faire savoir.

— T'enlève-t-il pas pour un père Aigroz,

dirent les jeunes gens en s'en retournant ; il n'y a pas !... il s'y connaît !

Et depuis ce jour-là, il n'y eut plus d'incrédulités à Combremont-le-Grand. M. D.

Lo tsin à Catrin.

Cilião pestès dè tsins on lo diabblio d'allà après lè dzenelhiès ; quand y'ein a on part que grevattont avoué lo pào su on fémè àobin dein on prà, hardi ! lào tracont dessus et vouaigue cilião pourrès dzenelhiès que s'épolailont, que prevòlont à dràite et à gautse et que corzont contrè la dzenelhire ein faseint on détertint d'einfai.

Y'a cauquies teimps, lo *Conteu* baillivè 'na recepta po corredzi cilião tsins qu'ont dinse la nortse d'époairè lè dzenelhiès et, se vo vo rassovegni bin, faillai preindre on sa, mettrè on pào pas damàdzo dedein, et l'ài fèrè eintrà lo tsin apràs, la tètà la premire ; avoué on bocon dè bouli cein etài onco prào ézi à fèrè. Adon, on iadzo, lo pào et lo tsinde dein, faillai liettà bin adrài lo sa avoué on bocon dè figalla, pu, preindre on chaton et roilli foo et fermo su lo sa, lo poncenà à coups dè pi, tsampà on part dè iadzo lo sa ein l'air et lo laissi tchaidrè perquie bas, enfin quiet, coumeint s'on vollià bailli 'na bouna dèdzalaie à cauquon. Après quiet faillai dèliettà lo sa ein lo pregneint pè lè dou z'autro blets, lo sacàorè bin adrài po laissi corre lè duès bitès.

Et lo *Conteu* desà adon que jamè lo tsin ne retracérà su dèi dzenelhiès po cein que crài que l'estrivière que l'a reçù dein lo sa est la fauta ao vilho pào et que, du adon, ne pào ni lè vaire et ni lè cheintre.

Et bin, Monsu dàu *Conteu*, voutra recepta ne vaut pas pipetta et vo corzo on mau d'einfai du que y'è cein liai dein voutron papai, kà y'è coudhi essiyei voutron remido po corredzi mon Finaud, qu'a assebin lo diabblio dè corattà après lè dzenelhiès ; adon quand y'è prào z'u chatenà lo sa avoué on forlont et que l'è z'u reboulà on part dè iadzo pè la remise, l'è dèliettà ; mà, pas petou lo tsin fe défron, que vouaigue que sè revirè ein faseint dèi bramàssè d'einfai, ye m'accrotsè pè mon tiu dè tsaussès, que y'è bo et bin zu on bocon d'eintannà et que y'ein è onco la marqua. Et l'est dè voutra fauta, Monsu dàu *Conteu*, kà se n'avé pas liai voutron tsancro dè papai, n'aré pas z'u dèi z'affèrès dinse.

Quant au pào, l'étai ètèrti à fond dàu sa et ne l'ein fe coaire po lo dina dè la demeindze, et ne me su pas régala, allà pi !

Mà, tot cein que vo z'è de n'est que dàu barjaquado et volliavè vo derè cein qu'est arrevà à grandzi dè monsu dè Birbocan.

Lo vilho Catrin, on gaillà qu'a prào dè tot et que pào passà sè dzornà à sè promenà, passavè avoué son tsin dévènt la ferme.

Cé Catrin est on rance dàu tonaire, qu'invortolhie sa senaille avoué dèi pattès po qu'on n'oussè rein quand on vint senailli po la colletta dèi z'intiurabblio, et l'est tot derè.

Adon cé dzo quie que passavè dévènt tsi lo grandzi, vouaigue son tsin que sè met à traci su lè dzenelhiès que grevattavont pè su lo fémè et l'ein a bo et bin ètèrti duès que l'a medzi tot lo drai.

Lo fermier, qu'épantivè dàu fein on bocon pe liein, quand ve cein sè met à traci après monsu Catrin po l'ài demàndà l'ardzeint dè sè dzenelhiès.

— Monsu Catrin ! Monsu Catrin !

— Eh ! qu'ài-vo !

— Voutron tsin vint dè mè medzi duès dè mè pe ballès pudzenès et vigno...

— Tè remacho bin dè la coumechon, fe adon lo vilho, assebin, po l'ài apprenèrè, ne l'ài baillèrè rein à medz sta nè.